

Les loops de 2001

Michel Nareau

Number 332, Fall 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/96822ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Nareau, M. (2021). Review of [Les loops de 2001]. *Liberté*, (332), 81–83.

Les *loops* de 2001

Michel Nareau

Le ciel bleu. Je me rappelle d'abord le ciel bleu. Puis l'air craquant de l'automne au réveil. Cette sensation d'un surplus d'oxygène qu'on éprouve en septembre, quand le vent gonfle l'air frisquet et soulève les poumons. J'ai émergé de la station Place-des-Arts ce matin de septembre, vers 7 heures, prêt à en découdre. J'allais rejoindre ma mère et j'ai pris en chemin la pancarte que me tendait le président de mon syndicat. J'étais alors livreur de courrier au gouvernement fédéral, dans le complexe Guy-Favreau, pour payer mes études à l'UQAM. La fonction publique était en grève, et ma mère travaillait dans un autre ministère. Piqueter avec sa mère avait son charme, comme si la lutte pouvait être intergénérationnelle, même quand elle est formatée en plages horaires de quatre heures.

Je ne me souviens plus qui a glissé la rumeur à mon oreille, rumeur qui est vite devenue une information, puis un sujet de conversation. Un avion avait été détourné et avait frappé une tour new-yorkaise. Comme plusieurs autres grévistes, j'ai alors traversé le boulevard René-Lévesque et je me suis rendu devant l'entrée du complexe Desjardins, où des téléviseurs montraient la fumée s'échapper d'une des tours jumelles. J'allais retourner à mon poste de piquetage, troublé par ce qui se passait, quand un autre avion a foncé dans la seconde tour, pénétrant l'acier comme du beurre. Dallas avait eu le film de Zapruder, surgi après les événements pour les relancer, New York avait ses images d'une chaîne d'information en continu qui devenaient l'événement. L'avion dans le bleu new-yorkais, l'avion qui disparaît quelques instants, l'avion qui perfore la tour. Plus tard, ce serait l'écroulement, les chutes, l'héroïsme spontané, puis les discours, les redites, les conséquences, le marasme et, enfin, les crispations identitaires, les guerres.

Mais à ce moment-là, une stupeur. Plus rien ne tient; il ne reste que cette image vue en direct, puis rejouée. Une pancarte dorénavant obsolète à la main, je tente de détourner le regard de l'écran, d'engager la conversation avec les collègues, les autres syndiqués, quitte à entendre les premières mises en accusation, les premières analyses à deux cents. Rapidement le délégué syndical répète de petit groupe en petit groupe que la grève a été suspendue, que les moyens de pression sont temporairement levés, que ceux qui ne font pas partie des services essentiels sont priés de

rentrer à la maison et d'être prêts à reprendre le boulot le lendemain, que les autres doivent retourner à leur poste immédiatement. La livraison de courrier n'est pas essentielle. Les groupes se dispersent, je demeure sur place, la pancarte en berne, de trop. Ma mère reprend le métro, puis le bus, pour retrouver sa banlieue, alors que les images du monde changent sans qu'on ait pu participer à orienter le mouvement de bascule. Mon regard oscille entre les complexes Guy-Favreau et Desjardins. Je me mets à marcher seul, perplexe, vers l'UQAM, lente avancée vers mon refuge, entrecoupée par les images des tours diffusées en boucle dans les bars déserts de la Sainte-Cath.

Une grève arrêtée en plein vol par une image. On aurait voulu que ce soit autre chose qui suspende son vol. Naomi Klein disait : « Ce ne sont pas les raisons qui font les révolutions, ce sont les corps. Et les corps sont devant les écrans. »

✱

Au moment où vous lirez ce texte, nous baignerons dans une commémoration indigeste des vingt ans des attentats du 11 Septembre. Le sujet sera partout, avec les mêmes experts qui, depuis deux décennies, nous expliquent le monde, sans chercher à le transformer. Pourtant, la même année, avant que la paranoïa et la sécurité à tout prix prennent le dessus sur toutes autres visions politiques, Québec était le théâtre d'une mobilisation massive de ce qu'on nommait alors le mouvement altermondialiste, événement à peine couvert par les médias vingt ans plus tard. Silence historique qui montre bien qu'on s'écrite collectivement le passé pour insister sur ce qui contraint davantage que sur ce qui émancipe.

Québec donc, avril 2001. Je suis à la gare du Palais, avec deux vieux amis, gonflés à bloc. Point de départ d'une immense manif d'au moins cinquante mille personnes opposées à la logique marchande du Sommet des Amériques, la gare est chargée d'une énergie électrique. La marche s'ébroue enfin et traverse la Basse-Ville – pendant que les hélicoptères de l'armée sillonnent le ciel, survolant le Château Frontenac –, avant de bifurquer vers la banlieue, le vieux Colisée de Québec et son stationnement désert. Une manif qui s'éloigne de son théâtre d'action, qui va s'échouer dans l'invisibilité de son inaction. Mes amis et moi décidons

que la lutte n'est pas là et revenons vers la Haute-Ville, près des barricades érigées autour du Sommet qui ont emprisonné les résidents de Québec. La manif syndicale bon enfant prend une autre tournure : à deux cents mètres des clôtures, nous sommes accueillis par nos premières salves de gaz lacrymogène. De nombreuses autres suivront, si bien que l'odeur rêche du vinaigre deviendra un réconfort. Nous sommes, manifestants de partout, expulsés violemment vers les marges, là où nos corps ne gênent pas.

*Le Sommet des Amériques,
c'est le sommet (apeuré,
barricadé, limousiné)
contre les Amériques, dans
la rue, dans la Basse-Ville.*

Pendant trois jours, nous allons lutter pour imposer notre présence à ces barricades. Pendant trois jours, je croiserai des milliers de manifestants, certains visages dans la foule resteront ancrés en moi, entre autres celui de cet homme vêtu d'un équipement de hockey, bâton inclus, et d'un masque à gaz, qui slaphote les canisses de gaz du côté des policiers (mon héros, à ce jour). Je garde de ces heures de lutte deux photos, prises par mon amie Stéphanie. Elles montrent, tour à tour, Shaun et moi assis, à l'indienne, devant la barrière et l'escouade antiémeute, instant de stabilité dans le chaos de la répression. Il y a des échos de Vladimir et Estragon attendant Godot. Dans ces rues en pente aucunement douce, j'ai toujours eu la conviction que nous avions un siège à faire, un sit-in à imposer, une longue attente pour enclaver le lieu, la Haute-Ville, qui nous repoussait en marge. Empêcher le démantèlement des barricades aurait été un moyen de transformer le spectacle de la résistance au Sommet en geste politique : étouffer ceux qui avaient accès aux délibérations en les contraignant à demeurer, par notre présence qui se serait poursuivie au-delà des trois jours de lutte, à l'intérieur de leur enceinte protectrice. Ce théâtre de l'attente, celui d'un corps qui dit non, à la manière du Bartleby melvillien, je l'ai souvent construit en vain dans ma tête, cherchant à transmuier les effluves de gaz, de vinaigre et de défaite en lendemains qui chantent.

✱

En 1982, le compositeur états-unien William Basinski enregistre sur des bandes magnétiques des extraits de muzak et en fait des boucles musicales qu'il considère

comme des pastorales modernes. Il les oublie dans son studio jusqu'à ce qu'il déménage en 2001. Cet été-là, retrouvant les cassettes, il décide de les transférer sur un support plus récent, et, dans le transfert, il se rend compte que les bandes se dissolvent. Un nouveau projet naît : enregistrer en *loop* la désintégration de cette musique engendrée par la nécessaire réactualisation du support. Basinski termine son projet le matin du 11 Septembre. Quand il apprend que New York a été attaquée, il monte sur le toit de son immeuble et filme sans discontinuer la ville fumante qui se désagrège. Les images et la musique seront dès lors associées à jamais, œuvre d'une prescience remarquable. *The Disintegration Loops*, album de cinq heures, est l'enregistrement d'une défaite, d'une perte, d'un désastre (politique, écologique, démocratique, social) qui se déroule au ralenti, qui suinte une douleur à laquelle on s'habitue parce qu'on ne sait plus trop quels gestes pourraient ne serait-ce que retarder l'émiettement. Il témoigne aussi du fait qu'émerge de cette pulvérisation une résistance diffuse, sombre, dans la mesure où un recyclage créatif prend en charge cette mémoire plombée et la dévoile dans la fulgurance de sa transformation.

✱

Dans son essai *Mélancolie de gauche. La force d'une tradition cachée*, Enzo Traverso s'intéresse à ces penseurs du marxisme qui ont fait de la mélancolie une émotion politique susceptible de relancer le goût de la révolution et d'imaginer des voies de traverse pour éviter les erreurs du passé et les transmuier par un regard critique. Loin d'être une vision atonique de ce qui aurait été perdu dans la lutte ou dans la défaite, une telle mélancolie aurait plutôt la capacité d'inscrire une tradition d'exigence, de changement, de critique, de mobilisation à même de réalimenter le travail harassant qui consiste à garder l'utopie féconde. Plus qu'un désir de croire aux lendemains qui chantent, cette émotion politique métamorphoserait les récits pour en révéler le côté mobilisateur et en faire une éthique de l'émancipation.

Deux choses m'intéressent dans la réflexion de Traverso. D'abord, en convoquant les figures de Walter Benjamin, de Léon Trotski et de quelques autres, l'historien construit un récit qui implique une réactivation incessante du passé pour redonner une force, une voix, une agentivité aux vaincus. C'est cadrer en *loop* le difficile ressassement d'exigences pour maintenir un désir de transformation radicale. Ensuite, Traverso indique à quel point la chute du mur de Berlin a été un dur coup pour ce travail de reprise des penseurs révolutionnaires, comme si cette émotion politique penchait dorénavant davantage vers la stase que vers la prise en charge de l'action et de la pensée. Il y aurait donc une nouvelle forme à donner à cette mélancolie politique. Comment revenir sur le passé, sans le magnifier, pour en maintenir autant le désir de changement, l'ouverture des possibles que la charge critique, afin de ne

pas répéter les erreurs antérieures? C'est cette question qui occupe Traverso. C'est celle qui surgira aussi autour des événements du printemps 2012 lorsqu'on en commémorera les dix ans l'année prochaine. Que mettre de l'avant pour que le récit du passé ne soit pas une façon de transmettre l'idée que les occasions sont déjà (voire irrémédiablement) passées, mais plutôt que le travail est encore à faire?

✱

Que doit-on retenir du Sommet des Amériques? Le projet politique néolibéral d'une zone de libre-échange continental? Un échec. Une gouvernance hémisphérique? Non advenue. Est-ce dire que la mobilisation des opposants y est pour beaucoup dans cette débâcle désirée? Position dure à défendre, sauf à vouloir se placer sur le terrain d'une causalité historique qui ferait fi du réel, de l'espace des luttes et des représentations du conflit.

Le Sommet des Amériques, c'est surtout une barricade érigée pour contrecarrer la peur qu'à l'élite du peuple, c'est le sommet (apeuré, barricadé, limousiné) contre les Amériques, dans la rue, dans la Basse-Ville. On aurait alors beau jeu de mettre de l'avant cette répression, ce virage sécuritaire, cet État au service d'un Capital financier réuni pour se diviser la tarte de l'exploitation des richesses des Amériques. Cet angle existe, c'est un regard critique qui a sa pertinence, qui signale comment, bien avant les attentats du 11 Septembre, un pouvoir a vu dans sa protection, son autoritarisme, l'étalon de sa puissance à s'imposer. L'enfilade de clôtures métalliques qui ceinturaient la Haute-Ville est alors à rapprocher du bannissement des coupe-ongles dans les aéroports, du profilage racial, des zones franches de la justice à Guantanamo, etc., engendrés par la réaction conservatrice aux attentats de New York. Cette perspective critique est certes à mettre de l'avant.

Herman Melville, l'auteur de *Moby Dick*, est venu à Québec pour son voyage de noces. Il a séjourné au Château Frontenac, qui surplombe la ville et le fleuve. Il a gardé peu de traces de ce voyage dans ses écrits, sauf cette image fulgurante, qu'il emploie dans son célèbre roman lorsqu'Ismaël, le narrateur, se rend à l'église avant son grand départ pour la mer : le curé grimpe à sa chaire pour sermonner ses fidèles, et celui-ci est alors « inattaquable dans son petit Québec ». La ville comme espace inaccessible, pouvoir de surplomb, divin, toute-puissance d'un État qui assume son autorité avec la calme assurance de son bon droit. La Haute-Ville évidée de ses citoyens pour assurer la transmission d'un message unique (c'était alors le temps où la notion de pensée unique faisait son chemin dans les discours critiques). Il faut bien sûr raconter cette dérive autoritaire, sécuritaire, s'en faire critique, dresser les parallèles nécessaires entre ces trois jours de répression et les vingt ans de guerre au terrorisme qui vont suivre.

Mais il y a une autre histoire à raconter. Après les

manifestants tranquilles du jour, la nuit a laissé sortir ses chats gris pleins de colère. Sous les autoroutes – véritables non-lieux au sens où l'entend Marc Augé – assiégées par les manifestants, des feux de joie ont surgi ; une chaîne humaine de manifestants, nouvelle « ligne de désir » serpentant sous les bretelles, arrachait les clôtures de bois du quartier pour les brûler et de hautes flammes léchaient le lassis de béton de tous ces liens qui enserraient la ville. Des milliers de personnes sous une autoroute, là où les piétons sont écrasés, qui décident d'occuper la place, de ne pas participer à la fluidité des mouvements économiques voulue par ce système routier et qui font un immense feu haut d'une quinzaine de mètres, qui l'alimentent de barrières semblables à celles contre lesquelles ils ont buté toute la journée en Haute-Ville dans leurs altercations avec la police, qui se mettent à frapper sur les garde-fous avec les bouts de bois récupérés des pancartes abandonnées par les manifestants du jour et qui composent, à l'improviste, une musique hantée, syncopée, hurlante, à coups de percussions sur les rambardes en métal. Une nuit entière de musique, reprise par chacun pendant dix, vingt, trente minutes, relayée par d'autres, plus motivés, pour quelques heures, une participation à une résistance qui était sourde en chacun et qui s'exprime, tonitrueuse, à plusieurs. Venu participer à une marche contre ce sommet économique et politique, des milliers de manifestants se trouvaient, d'un coup, projetés dans un moment politique, à occuper un espace sans valeur aux yeux du pouvoir, une zone saccagée du territoire mis au service du Capital, et c'est à partir de cet espace qu'ils entraînent dans la musique, déjà entamée, de leur frustration, de leur colère. Ils frappaient à leur tour avec ces bouts de bois et sentaient qu'une vibration, cette cadence percutée du passé, s'actualisait dans la joie d'être là, dans l'espoir qui est toujours une exigence.

Cette lutte qui valse dans la joie, qui assume avec un tempo moqueur ses moments de destruction – sous barricades, le feu de joie –, il faut la dire. J'ai longtemps cru que c'était le sit-in près des forces répressives de l'ordre, avec cette attente beckettienne à faire perdurer, qui était le geste rationnel à réaliser, mais les années passent et le souvenir qui me soulève toujours, qui se répercute dans les casseroles de 2012, dans le piquetage que je fais en ce printemps 2021 pour protéger les services publics, tient dans cette cadence répétitive, obsédante, puissante que j'ai réussi à créer avec d'autres, sans l'amorcer ni la conclure, en reprenant les quelques notes engendrées en groupe. C'est cette nuit-là qui fait chanter ces lendemains, quand, à l'ombre des pouvoirs à l'œuvre, sous l'échangeur, avec les relents du feu de joie, une chaleur, dans l'aube fraîche de la ville, émane du bitume qui se fend et fond de cette colère générée par les manifestants. Ces *loops* qui lient les temps, les transforment, qui donnent le tempo, qui poussent à danser sous la pluie, à dire « *I would prefer not to* », il faut se les passer en contrebande, comme les cassettes qu'on enregistrerait jadis pour ouvrir son horizon à de nouveaux sons. L